

Jean Duruclon

Autor(en): **M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **17 (1879)**

Heft 26

PDF erstellt am: **29.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-185265>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

quand bien vous auriez du Rothschild en main, je n'y toucherais pas.

— Mais, monsieur, j'ai des paiements à effectuer !

— Cela m'est égal, je ne prendrai rien de plus.

Le malheureux commerçant s'en retournait chez lui avec son bordereau *refusé*, quand il apprit une sérieuse nouvelle : son banquier si rangé, si sobre, avait une passion secrète, cachée ; il allait toutes les après-midi sous le pont de Neuilly et là... il pêchait à la ligne.

Une idée lumineuse traversa l'esprit de notre commerçant : muni de son bordereau, il se rendit sous le pont ; le banquier y tendait sa ligne.

— Eh ! monsieur, dit le visiteur d'une voix éclatante, cela mord-il ?

— Misérable, murmure le financier, vous faites sauver le poisson avec vos hurlements.

— Me prenez-vous mon bordereau ?

— Vous m'ennuyez !

— Il faut absolument que j'aie de l'argent demain, fit le commerçant d'une voix de stentor.

— Que le diable vous emporte ! répliqua doucement le pêcheur ; mettez vos valeurs sous cette pierre, je vous donnerai des écus demain matin, mais laissez-moi la paix. G. P.

Jean Duruclon.

Jean Duruclon, un beau garçon, ma foi, avait quitté son village, pour aller goûter les douceurs de la vie de valet de chambre. Entré plus tard dans le commerce, il s'y enrichit très honnêtement, du reste, se maria, fut père d'une nombreuse famille et revint finir ses jours au pays natal.

Entouré de l'estime que de bonnes actions font toujours valoir, chez nous, aux favoris de la fortune, il semble que Jean Duruclon eût dû être un homme heureux ; ni soucis, ni maladies ne le visitaient ; sa femme et ses enfants le vénéraient. Et cependant un grand chagrin faisait blanchir ses cheveux, creusait son front de rides et menaçait d'abrèger ses jours.

A Paris, Jean Duruclon avait servi un haut personnage, M. de X..., dont le père, par une faveur toute spéciale de Napoléon I^{er}, de simple bourgeois qu'il était, avait été fait baron de l'empire. M. de X..., très fier de cette noblesse de fraîche date, avait fait maintes fois la leçon à son valet de chambre, quand ce dernier, au début de sa carrière, s'oubliait à dire : Monsieur X..., tout court.

Chose curieuse, Jean Duruclon avait fini par se sentir pris lui-même d'un profond respect pour la petite particule *de, du, ou* tout simplement *d'*. Que n'eût-il donné pour avoir le droit de la porter ! Il se prenait à rêver qu'il s'appelait M. du.... Ruclon et qu'il descendait de quelqu'une des anciennes familles féodales de notre pays. Quand la réalité le rempoignait, alors surgissaient en foule les sentiments d'envie, de regret, d'ardents désirs, et il allait jusqu'à maudire son père et ses ancêtres pour n'a-

voir fait de lui qu'un simple paysan descendant de quelque serf du bon vieux temps.

Jean Duruclon portait un nom qui, bien que vulgaire, devait être pour lui la cause d'une violente tentation et, par-là même d'un vif tourment. A Paris, dans l'immense cité où personne ne le connaissait et où la signification toute vaudoise du mot *ruclon* était sans doute ignorée, il s'était assez souvent permis de signer Jean DuRuclon ; quelquefois il était même allé jusqu'à Jean Du Ruclon, et même jusqu'à Jean du Ruclon. Chacun sait qu'entre ces trois manières il existe une distance incommensurable. Quand on s'appelle Jean DuRuclon, la particule *Du* demeurant intimement liée à *Ruclon*, on n'est encore qu'un piètre paysan ; dans Jean Du Ruclon, la particule se détache et commence à faire bien dans le paysage ; un sang plus noble vous coule dans les veines ; mais ce *D* majuscule semble là pour rappeler que *Du* ne fait qu'un avec *Ruclon*.

Jean du Ruclon ! Que c'est différent ! Plus trace de roture ! Aux autres de descendre des manants et des vilains d'autrefois ! A nous l'honneur et la gloire ! Jean du Ruclon !

De retour au pays, Jean, qui, malgré ses écus, malgré la bonne éducation et le beau parler qu'il rapportait de la grande capitale, n'osait plus s'appeler que Duruclon. Constamment obsédé par la pensée qu'il s'était appelé Jean du Ruclon, il lui fallait à tout prix décoller cette particule qui l'avait fasciné.

Ces efforts furent enfin couronnés de succès. Il s'adressa à un archéologue, grand connaisseur de vieilles chartes, qui finit par découvrir dans les archives du village natal de Jean un acte du XIV^{me} siècle dans lequel se trouvait l'énumération d'un certain nombre de serfs donnés à l'église de Lausanne par un sire de Grandson. Parmi ces serfs figurait Jean Petrus Du Ruclonis (c'est-à-dire habitant une localité du nom de Ruclon).

Les démarches de Jean Duruclon réussirent si bien qu'aujourd'hui, après rectification de son état civil, il porte haut son nom de Jean du Ruclonis.

M.

La mort du Beau Richard.

III

L'année d'après, la petite ville de X... subit un épouvantable désastre. Les barbares modernes avaient envahi la France. Et pendant que les Prussiens bombardaient Paris, les Bavares attaquaient, dix fois supérieurs en nombre, la ville natale de M. Jean-Baptiste Poirier, que défendaient seuls ses habitants et quelques mobiles mal armés. L'héroïque petite cité subit le sort de Bazeilles. Elle fut livrée aux flammes. Des femmes et des enfants furent brûlés vifs. Le carnage fut aussi infâme que la résistance avait été glorieuse. Le pétrole anéantit la maison du marchand de nouveautés Poirier. Marchandises, titres, argent, tout fut perdu. Dans l'incendie, Mlle Clarisse périt, au milieu d'une horrible scène de pillage, de viol et de meurtre.

Le commerçant, signalé pour avoir été vu parmi les gardes nationaux combattant, put s'échapper avec sa fille et Mlle Prudence, mais il était ruiné. Ce fut dans une pauvre maison de planches, édiflée à la hâte, que le marchand de nou-